

L'homme inutile. Du bon usage de l'économie

À propos du livre de Pierre-Noël Giraud, *L'homme inutile. Du bon usage de l'économie*, Odile Jacob économie, septembre 2015

Par Claude RIVELINE,
Professeur à Mines ParisTech

J'ai choisi, pour rendre compte du dernier ouvrage de Pierre-Noël Giraud, de livrer le message de commentaires que je lui ai fait parvenir après avoir lu avec un vif intérêt son admirable essai, où l'on trouve les qualités de ses précédentes œuvres, notamment : « L'inégalité du monde » (Gallimard, 1996), « Le commerce des promesses » (Point-Seuil, 2001), « La mondialisation » (Sciences Humaines, 2008). Ces qualités, qui rendent ces lectures si agréables et utiles, tiennent à la clarté de son style, à sa parfaite maîtrise de la discipline économique, et à son talent, qu'il partage avec les meilleurs philosophes, de proposer des images et des concepts forts et simples, que l'on retient et que l'on cite.

Mais il est nécessaire, pour comprendre l'objet de mes éloges et de mes réserves, de disposer d'une présentation synthétique du contenu de l'ouvrage.

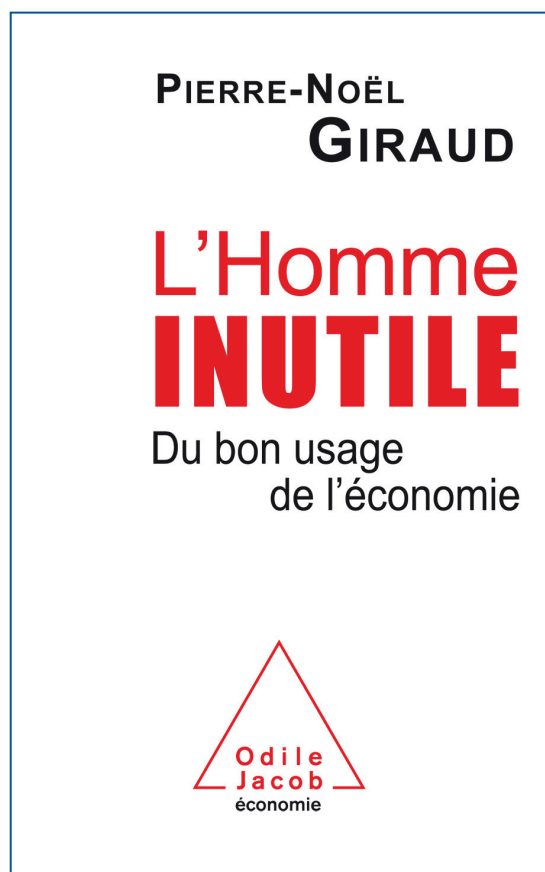
Il comprend sept chapitres. Le premier chapitre est une leçon exemplaire sur l'histoire de la discipline économique et de la valeur démonstrative et/ou opératoire de ses résultats. Il s'en dégage une profession de foi modeste : cette discipline pose de bonnes questions, mais ses réponses sont tout au plus bonnes à penser.

Le deuxième chapitre, intitulé « L'adieu à Malthus », appuyé sur les années de travaux de l'auteur sur l'économie des matières premières,

capital naturel, capital technique, capital humain et capital social.

Le troisième chapitre, « Globalisation et inégalités », exploite avec infiniment d'esprit la distinction entre emplois « sédentaires » et emplois « nomades ». Les premiers sont localisés dans un territoire défini et ne sont pas exposés à la concurrence de ressortissants d'un autre territoire (exemples : professeur de droit constitutionnel français, ouvrier du bâtiment, enseignant du primaire) ; les seconds sont exposés aux effets de la mondialisation (exemples : *trader*, ingénieur aéronautique, employé de *call center*). Il faut lire en détail la prodigieuse fécondité de cette catégorisation pour expliquer les distinctions et les évolutions des pays plus ou moins développés et leur situation par rapport à l'emploi, exposé enrichi par un petit modèle mathématique éclairant et par une lettre de Colbert à Louis XIV (p. 163) d'une surprenante fraîcheur.

Le quatrième chapitre intitulé « L'instabilité de la finance » reprend et enrichit le contenu de l'ouvrage de 2001, avec au centre le concept suggestif de « *mistigri* », qui désigne, comme dans le jeu de cartes de ce nom, le total des promesses qui ne seront jamais honorées, et dont les joueurs essaient de se débarrasser.



défend cette thèse aujourd'hui originale que la planète n'est aucunement en voie d'épuisement, contrairement à ce qu'annonçait Malthus en son temps. Signalons dans ce chapitre le suggestif « modèle aux élastiques » (p. 105) qui exprime les interactions entre

Le cinquième chapitre reprend le titre de l'ouvrage « L'homme inutile » et livre deux précieuses analyses : la comparaison de deux pensées dominantes de notre époque en matière d'inégalités, celle de John Rawls et celle de Amartya Sen, et la vaste variété des formes d'inutilité. Rawls professe que peu importe que les riches deviennent de plus en plus riches si cela a pour conséquence d'augmenter les revenus des pauvres. Sen est plus soucieux d'un accès à la capacité de progresser équitablement distribuée à tous, moyennant un revenu de dignité universellement garanti, en accord avec Rawls sur ce dernier point. Puis l'auteur disserte sur les nombreux visages de l'inutilité, avec une distinction éclairante : l'inutilité pour les autres et l'inutilité pour soi. La première renvoie à la charge que l'inutile impose à son environnement sans rien lui apporter, la seconde à la situation de ceux qui sont prisonniers d'une « trappe de pauvreté », puits désespérant dont nul ne peut sortir, concept présent dans l'approche de Sen.

Les deux derniers chapitres (« Préconisations » et « Une ouverture vers la politique ») sont plus difficiles à résumer, car ils sont immergés dans l'histoire récente, voire l'actualité, ce qui n'atténue pas, au contraire, l'intérêt de leur lecture. Retenons-en toutefois cette petite merveille : « le triangle d'incompatibilité de l'homme inutile. »

Je cite : « Les trois propositions suivantes sont incompatibles :

- 1 - Il n'existe nulle part d'hommes inutiles.
- 2 - Les politiques des États sont indépendantes.
- 3 - Les firmes nomades font circuler tout, sauf les hommes.

Quand deux propositions sont vraies, la troisième est fausse. »

Je suis conscient que cette citation est trop courte pour livrer toute l'intelligence qu'elle véhicule, mais elle constitue un excellent exemple des mises en garde que le penseur adresse aux gouvernants qui se flattent de poursuivre tous les bons objectifs, et se dérobent aux choix inévitables.

Les lignes qui précèdent ont donc pour objectif de permettre de comprendre ce qui a inspiré le message ci-après, que j'ai adressé à l'auteur. Les aspects critiques de ces remarques ne visent pas le livre, parfaite réussite pour un essai en économie, mais interrogent son ambition implicite de réduire la réussite de l'aventure humaine à ses aspects économiques. En accord en cela avec Keynes, qui proclamait dès 1930 que les problèmes économiques passeraient bientôt au second plan, je pense que ce dont souffrent nos contemporains, ce n'est plus à titre principal de faim, c'est de solitude et de manque d'estime. Cette conviction inspire les travaux de l'École de Paris du management.

« Cher ami,

J'ai lu, que dis-je, dévoré plume à la main votre dernier ouvrage, qui m'a autant passionné, instruit, et donné à penser que les précédents. Mes commentaires ci-après s'ordonneront en compliments globaux, en compliments détaillés, en critiques et en vision d'avenir.

Globalement, je suis ébloui par votre culture, par la hardiesse avec laquelle vous abordez les sujets les plus savants en les résumant avec clarté et sans simplifications réductrices. Je suis également en pleine harmonie avec votre humanisme, votre modération vis-à-vis des idéologies, que vous choisissiez toujours d'expliquer plutôt que de condamner.

Plus en détail, je soulignerai votre éblouissante histoire/épistémologie de la pensée économique, la fécondité prodigieuse du paradigme sédentaire/nomade qui m'est si cher sous un autre angle, le modèle aux élastiques, le résumé des trois modèles Pareto, Rawls, Sen, le triangle d'incompatibilité de l'homme inutile, pour m'en tenir à mes principales bouffées d'enthousiasme.

Comme annoncé, ces fleurs ne sont pas dépourvues d'épines, qui tiennent toutes à ce que vous êtes, et à un niveau d'excellence rare, un économiste, famille de savants apparue en 1776 avec Adam Smith et aujourd'hui en crise. Cette crise

provient, à mon avis, de ce que votre objet d'étude porte sur tout ce qui, dans la vie collective, se chiffre, généralement en unités monétaires. C'est l'effet réverbère souvent décrit : je cherche là où c'est éclairé. C'est un rejeton pervers, comme je l'ai déjà publié, de deux vertueux géniteurs, la raison et la démocratie.

Un exemple : votre éloge du PIB (p. 269). Ce maudit quantificateur, qui mesure, dans nos mœurs actuelles, les recettes de l'État et pas vraiment celles des gens, est le principal responsable du culte de la croissance que vous condamnez judicieusement par ailleurs.

Votre homme inutile, concept d'une séduisante fécondité, n'en est pas moins seulement économiquement inutile, mais il peut être très utile pour des raisons affectives ou culturelles. À la limite, un jeune et un vieillard sont économiquement à peu près inutiles, mais leur rôle dans la société n'en est pas moins crucial. Larrourou a montré que la condition de salarié n'occupait plus que 14 % de la vie éveillée du Français moyen. Je veux bien que repos et loisirs soient des corollaires de la condition salariée, mais il reste que sa vie est schématiquement divisée en un tiers d'études, un tiers de retraite et un tiers d'« utilité », donc deux tiers d'« inutilité ». Là se situe, à mon avis, l'admirable apostolat de l'École de Paris du management, au sein de laquelle Michel Berry met en lumière depuis vingt ans des activités collectives enthousiasmantes où l'aspect économique n'est qu'un éclairage parmi d'autres.

Par ailleurs, vos brillants développements sur la politique prêtent le flanc à une critique bien formulée par Montesquieu : vous traitez ensemble la politique et la violence.

Or, la violence présente cet avantage sur la politique qu'elle est facile à comprendre et à mettre en œuvre : « C'est leur faute, tuons-les tous ! » La politique, à l'inverse, est laborieuse, confuse, frustrante. Toutefois, la violence a cette propriété qu'elle s'arrête toute seule, quand les jeunes gens en

colère s'avisent qu'elle ne les mène nulle part. Le journaliste américain Joseph Alsop a constaté jadis que l'histoire de l'Europe était jalonnée, depuis le XVIII^e siècle, par un bain de sang tous les vingt ans environ, durée nécessaire et suffisante pour que l'on ait oublié les horreurs précédentes.

Enfin, je vous livre ma vision du meilleur des mondes qui se dessine sous l'effet de la mondia-

lisation. Cette eschatologie repose sur ma distinction entre le dur et le mou et mon paradigme du triangle des rites, des mythes et des tribus : unification planétaire du dur, à l'image de l'Union postale universelle, c'est-à-dire des communications, des transports, de la médecine, du langage globish et, à l'inverse, consolidation de tribus locales, avec leurs jargons et leurs coutumes. Corrélativement, dispa-

rition progressive des structures intermédiaires, grandes entreprises et États-nations. La Suisse s'offre comme une préfiguration de cette perspective.

Encore merci pour ce cadeau.

Bien cordialement.

Claude Riveline »